

Un Rauque torontois

Bien mais sans surprise

***Rauque*, revue de création, n^o 4, printemps 1986, Sudbury,**

Prise de Parole

Daniel Marchildon

Number 40, Fall 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43447ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

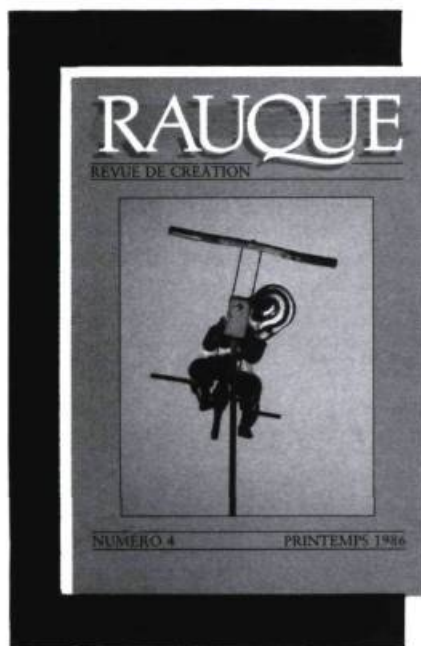
0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marchildon, D. (1986). Review of [*Un Rauque torontois* : bien mais sans surprise / *Rauque*, revue de création, n^o 4, printemps 1986, Sudbury, Prise de Parole]. *Liaison*, (40), 56–56.



Un Rauque torontois bien mais sans surprise

par Daniel Marchildon

Rauque, revue de création, no 4, printemps 1986, Sudbury, *Prise de Parole*

Avec ce quatrième numéro de sa revue de création qu'il consacre exclusivement aux créateurs torontois, *Prise de Parole* s'est assuré la collaboration de gens moins connus en Ontario français, ce qui était un des premiers objectifs derrière la création de *Rauque*. Or, malgré que le numéro renferme des textes merveilleusement bien écrits, il nous offre peu de surprise. Marielle O'Neil et Pierre-Paul Karch, les responsables du numéro, nous présentent des collaborateurs qui sont, pour la plupart, des professeurs d'université. En fait, le numéro est profondément marqué par ce caractère « universitaire ».

Le numéro se présente fort bien avec, en page couverture, une excellente photographie d'une sculpture de François-X. Chamberland, *L'enfant prodige*. À l'intérieur de la revue, une série de commentaires courts et pertinents accompagnent les photos de huit sculptures et nous permettent de découvrir un artiste que l'on connaît mieux comme producteur à la télévision éducative de l'Ontario.

Critiques

Dans *Le Chat*, une nouvelle de Pierre Léon, l'auteur démontre le style fort habile que nous avons pu apprécier dans les textes déjà publiés ici-même dans *LIAISON*. Son intrigue est simple et bien construite; le dénouement nous fait sourire et rachète le développement d'un récit plus ou moins intéressant. Pareillement, Marguerite Andersen, raconte, dans *Blanche colombe*, le récit troublant d'une femme du troisième âge. Le réalisme réussi de la nouvelle dérange même si le déroulement du texte suit un chemin facile à prévoir.

Enfin, dans la dernière section, Micheline St-Cyr nous offre un long poème, *Pays... age*, avec des images énigmatiques, peintes avec de courts vers coulants qui ne véhiculent pourtant rien de particulièrement frappant.

Daniel Marchildon est écrivain et journaliste à la pige. Il est membre du Comité de rédaction de *LIAISON* et responsable de la critique littéraire.

La ménagerie Vu sur brouillon

par Alexandre L. Amprimoz

Jocelyne Villeneuve, *La Ménagerie, Saint Boniface, Les Éditions des Plaines, 1985.*

Sur la couverture arrière de ce petit volume, les directeurs des Éditions des Plaines affirment que « Jocelyne Villeneuve n'en est pas cependant à sa première tentative dans le domaine de la littérature enfantine. » On s'imagine, sans doute, un auteur s'évertuant à passer pour un simple d'esprit. On confond ainsi littérature qui a le caractère de l'enfant avec littérature écrite à l'intention de ce dernier. Autant soutenir que Maria Montessori et Jean Piaget n'ont jamais existé. On ne voudrait

pas manquer de charité, mais les dictionnaires, eux, au moins, ils existent. Toujours sur la pochette arrière, les directeurs des Éditions des Plaines nous disent que « L'amour du merveilleux qui se retrouve dans le monde des enfants est à la base même des cinq contes de la Ménagerie. » Le merveilleux peut être compris comme une intervention surnaturelle au sein d'un récit. D'une manière plus précise, on parle en littérature de merveilleux chrétien et de merveilleux païen dans l'épopée et dans la poésie épique. Le genre de fable contenu dans *La Ménagerie* relèverait plutôt de la littérature fantastique. Mais là encore, si l'on prend l'exemple du dernier conte, *La Petite Merveille*, on s'aperçoit que la présence des animaux n'a rien de fabuleux. En effet, une chèvre, à qui l'on a appris à danser, n'a rien d'irréel. Tout au plus, cette présence nous renvoie à un stéréotype romanesque consacré par la célèbre chèvre de La Esmeralda, la tragique Égyptienne de Notre-Dame de Paris, de Victor Hugo.

Ce manque de précision n'est pas gratuit. Il est, au contraire, l'indice d'une attitude. Ce n'est pas parce qu'on écrit pour les enfants que l'on peut se permettre de violer la logique interne d'un texte. Dans le premier conte, *Le Colibri*, on voit cet oiseau agacer un pauvre vieillard. Cette scène est suivie de la phrase suivante : « En volant à reculons, le colibri se tient à une distance prudente de celui qui ne cesse de l'injurier sans raison » (p. 12). Passons sur le fait que ce n'est pas la distance qui est prudente; mais soyons d'accord que le vieillard — tout comme le lecteur — a de bonnes raisons d'être irrité.

Jocelyne Villeneuve a écrit de bien meilleurs livres et, dans *La Ménagerie*, les qualités de l'imagination sont loin d'être inférieures. C'est simplement l'écriture qui n'est pas au point. Or, lorsqu'on écrit pour les enfants il faut soigner la grammaire et le vocabulaire car les bons exemples n'abondent pas pour la jeunesse. C'est vraiment dommage, car un conte comme *Le Rêve de Fanchon* — avec un peu de travail supplémentaire — semblerait irrésistible aux enfants! *La Ménagerie* c'est un bon brouillon, pas plus! □

Alexandre Amprimoz est professeur au département des Romance Studies à l'Université Brock, de St. Catharines.